

« Le texte c'est la maison. La maison c'est le livre. » (Marguerite Duras)

Par Michèle Sales

10 janvier 2003

Michèle Sales est responsable du pôle développement des publics de l'ARPEL Aquitaine (ex-Centre régional du Livre + Coopération des bibliothèques en Aquitaine).

Elle a publié La Grande Maison aux éditions du Rouergue en 2002.

Elle fait partie du collectif littérature remue.net depuis ses débuts.

Ce texte est extrait d'un travail inédit.

Il pleut sur la mer. Sur les forêts, sur la plage vide. Ils arrivent en criant, ils traversent la pluie, ils courent le long de la mer, ils hurlent de joie, ils se battent avec le sable mouillé.

Question d'âge, de génération vous pourriez être ma mère Marguerite Duras. Heureusement pour vous et moi, je ne suis qu'un de ces enfants de colonie qui descendent sur la plage. Pluie ou soleil. Mais je suis une petite fille, je ne jette pas de sable mouillé, je ne hurle pas avec les autres. Vos enfants sont les garçons, seulement les garçons. C'est maintenant que je me rends compte. On a vu vous et moi, en même temps et pendant longtemps la même mer, les mêmes plages, les mêmes ciels, les mêmes mouettes, ou d'autres, parfaitement semblables.

Vous auriez pu me voir aussi comme un de ces enfants à parents et voiture qui passaient sur la route vers Honfleur, qui visitaient tremblants ou indifférents, les grands cimetières américains, anglais, canadiens. Vous auriez pu me voir grandir, d'été en été, il y en eut de très beaux, et de très mauvais, pourris, on dit étés pourris.

Je ne peux pas croire qu'on ne se soit pas un jour croisées, Yann Andréa conduisant, vous à côté, sans doute. Je peux même vous dire que vous ne m'avez pas vu, moi si petite, pas plus haute que la haie de troènes fleuris qui cache la maison des vacances. Simplement ce que vos yeux voyaient, les miens plus jeunes s'en sont imprégnés. Ce que je retrouve dans vos textes ce sont nos ciels, notre lumière, notre sable, notre mer, et je croyais que tout ça ne pouvait être qu'à moi.

Juste cette surprise : ce qu'on partage.

Vous avez vu les toiles d'araignées, là, dans la grande salle à manger ? Qu'est-ce que vous voulez faire, je n'ai jamais trouvé un bâton assez haut pour atteindre le haut, alors on les laisse, on s'y habitue.

Les parents poussaient les lourds volets de bois, encore à repeindre cette année, organisaient des courants d'air qui n'enlevaient pas l'odeur de maison fermée. Des araignées, il y en avait partout quand on ouvrait la maison vide depuis le dernier été. On les chassait à grands coups de néocide liquide, de balais, de torchons, de hurlements d'effroi et de rires. On sautait le plus haut possible sur les petits lits de pensionnat, achetés au brocanteur. Ils avaient meublé la grande maison vide sans fenêtres, ouverte aux vents de mers, dans laquelle on n'osait pas entrer. A nos questions on répondait que ce n'était pas pour les enfants, une histoire de guerre.

Aujourd'hui la mer est mauvaise, sans plus. Hier il y avait de la tempête. Loin elle est parsemée de brisures blanches. Près, elle est pleinement blanche, blanche à foison, sans

fin elle dispense de grandes brassées de blancheur, des embrassements de plus en plus vastes, comme si elle ramassait, emportait vers son règne une mystérieuse pâture de sable et de lumière.

Du dedans on la connaît, la mer, on essaye.

Grise ou verte dessus, écume blanche, puis de plus en plus jaune. Les vagues en transparence. On plonge les yeux ouverts, la vague agite le fond en soulevant un nuage de sable ; on suffoque, on ressort la tête, on n'a rien vu, on recommence. Debout dans l'eau jusqu'à la taille on scrute ce qu'il y a dans le ventre des vagues. Algues. Fucus vésiculeux - on fait éclater les yeux entre les doigts, il y a une goutte de gelée visqueuse- . Laminaires - longues lames brunes épaisses, arrachées des fonds par les tempêtes, on se fait des pagnes, des baudriers -. Salade de mer (perruque). Méduses roses. Raisin de mer : grappes noires - dans chaque grain une seiche minuscule, grosse comme un ongle d'enfant - on porte solennellement dans l'eau ces pauvres bébés, avant que les mouettes ne les gobent.

L'odeur des algues pourrissant au soleil.

Mauvaise, sans plus. Les raisins de mer servent parfois aussi à regarder la vie, et la mort. Extraire la petite bête, la regarder s'agiter, puis la couper d'un coup d'ongle. Comme on le fait aussi aux crevettes, et aux petits crabes dont on arrache les pattes. Pas de pitié pour ces animaux au sang froid qui ne crient pas.

Le vent qui s'était sauvé sur la mer, une plage entière de vent qui volait au-dessus de la mer.

À Trouville la ville est au niveau de la plage. Les Roches noires, l'ancien hôtel superbe où vous habitez, donne directement sur le sable. Accoudée à votre balcon vous pouvez regarder vers la ville ou vers la mer, là où ça souffle. Le vent mugit de rencontrer cet obstacle de briques. Il se cogne sur les façades. Votre chambre n'est pas face à la mer. Avez-vous peur du vent ? Avez-vous peur qu'il entre, qu'il claque les portes, qu'il vous surprenne, qu'il vous bouscule ?

Le vent m'enchanté. Chez nous, à quelques kilomètres des Roches noires, un cordon de dunes sépare la zone de petites maisons basses de la plage. Vous savez bien, juste avant le golf. Le vent est là, en haut de la dune, c'est là qu'il est le plus fort. Il y a un point haut sur lequel je me perche après avoir rampé dans le sable sous les grillages de protection. Les oyats ondulent. Parfois on peut s'appuyer sur le vent. Les bras écartés, je résiste à la poussée furieuse. Le vent prend la forme exacte du corps. Je me sens légère et glacée. Si je cesse de résister je bascule, je me laisse tomber dans un creux de sable où tout s'arrête. Moment de calme total pour reprendre souffle, le vent au-dessus de la tête. De dos, de face, de profil je m'offre encore au vent, j'ai des ailes, je saute de plus en plus loin dans des éboulis de sable, je remonte, je replonge. Mouette.

Comment pouvez-vous rester sur le balcon, ou pire encore dans votre chambre noire ? Avez-vous été une petite fille, Marguerite ?

Extrait de *La Grande Maison* (éditions du Rouergue, 2002)

Compréhension du texte :

Cochez la bonne réponse :

1. A propos du texte :

() Il s'agit d'une reproduction d'une interview entre Michèle Sales et Marguerite Duras de l'époque de leur enfance à la plage.

Il s'agit d'une espèce de dialogue proposé par Michèle Sales avec Marguerite Duras à partir des extraits de texte de Duras et de commentaires de Sales.

Il s'agit d'un témoignage de Michèle Sales sur son enfance et de comment elle avait connu Marguerite Duras.

Il s'agit d'un extrait du journal d'enfance de Michèle Sales où elle raconte ses histoires de vacances avec Marguerite Duras.

2. Selon le texte :

Dans la maison de plage il y avait beaucoup d'araignées que les enfants chassaient en s'amusant.

Dans la maison de plage, fermée toute l'année, il y avait des araignées dangereuses et les adultes les chassaient avec du néocide liquide.

Dans la maison de plage, vide depuis le dernier été, l'air était contaminé par l'odeur des araignées que se multipliaient.

Dans la maison de plage, il n'y avait pas assez de fenêtres pour évacuer la mauvaise odeur qui s'était installée depuis l'été dernier.

3. Selon le texte :

Marguerite Duras et Michèle Sales se sont connues pendant les vacances à Honfleur et puis se sont rencontrées à Trouville.

Bien qu'elles aient passé leurs vacances dans les mêmes villages, Marguerite Duras et Michèle Sales ne se sont pas rencontrées.

Michèle Sales a joué avec les enfants de Marguerite Duras pendant la colonie de vacances à la plage.

Marguerite Duras et Michelle Sales avaient partagé la même maison de vacances, la même mer, les mêmes plages, les mêmes ciels, les mêmes mouettes.

4. Selon le texte :

On pouvait toujours voir Marguerite Duras devant l'hôtel Les Roches noires en se promenant sur le sable.

Il faisait trop chaud en été et le vent ne soufflait qu'en haut de la dune, le soleil faisait monter l'odeur des algues qui pourrissaient.

La maison de Michèle Sales était à quelques kilomètres des Roches noires, séparée de la mer par le cordon de dunes.

À Trouville le vent était très fort et il y avait de temps en temps des tempêtes, mais cela n'empêchait pas les enfants de jouer à la plage.

5. On peut conclure que :

Même si Michèle Sales et Marguerite Duras ne se connaissaient pas trop, elles s'admiraient mutuellement et elles ont partagé une importante époque de leur enfance.

Michèle Sales ressent, à partir de la lecture des textes de Duras, que les ciels, la lumière, le sable, la mer, décrits par Duras, pouvaient être les siens aussi.

() Marguerite Duras n'a pas connu Michèle Sales, car mêmes si elles sont allées sur les mêmes plages, elles ont vécu à des époques différentes.

() Cela a été une surprise pour Michèle Sales, quand elle a lu les textes de Marguerite Duras, de s'apercevoir qu'elle faisait partie des souvenirs d'enfance de l'auteure.

Traduction du texte :

1. Traduisez l'extrait du texte :

Entre France et francophonie, le malentendu

par Michaëlle Jean

Le Monde *diplomatique*

À l'origine du mot « francophonie », il y a bien sûr un homme et son patriotisme, le géographe Onésime Reclus, qui introduit le terme en 1880 dans son ouvrage historiquement marqué : *France, Algérie et colonies*. Le français y est présenté comme la langue devant garantir la pérennité de l'empire colonial. C'est à la même époque, en 1883, et dans le même esprit que l'Alliance française voit le jour, avec pour objectif la propagation de la langue française dans les colonies et à l'étranger.

Il y a là, pour la France, la volonté de favoriser le développement de la langue française à des fins de conquête. Mais il s'agit aussi d'en contrôler l'usage. Car n'oublions pas que c'est à travers cette langue et dans cette langue que, dès 1791, s'était forgé et avait surgi autre chose. Dans la petite colonie française de Saint-Domingue, 500 000 esclaves s'étaient insurgés : « Liberté ! Égalité ! Fraternité ! », pour nous aussi les nègres et négresses des plantations qui n'étions pas invités au banquet de la Révolution française, ni à manger de ce pain-là ! Il y avait dans ces mots une force, une vérité implacable, une pertinence, celle qui a su porter les idées des Lumières qui ont permis à toute une part de l'humanité de sortir des temps les plus sombres.

Na origem da palavra "francofonia", está certamente um homem e seu patriotismo, o geógrafo Onésime Reclus, que introduziu o termo em 1880 em sua obra historicamente marcada: *França, Argélia e colônias*. O francês é apresentado como a língua que deveria garantir a sobrevivência do império colonial. Foi na mesma época, em 1883, e com o mesmo espírito que nasceu a Alliance française, com o objetivo de difundir a língua francesa nas colônias e no exterior.

Existe aí, para a França, o desejo de favorecer o desenvolvimento da língua francesa para fins de conquista. Mas trata-se também de controlar o seu uso. Pois não esqueçamos que é através dessa língua e nessa língua que, desde 1791, algo mais se forjou e surgiu. Na pequena colônia francesa de Santo Domingo, 500.000 escravos se rebelaram: "Liberdade! Igualdade! Fraternidade!", para nós também os negros e negras das fazendas d que não foram convidados para o banquete da Revolução Francesa, nem para comer aquele pão! Havia nestas palavras uma força, uma verdade implacável, uma atualidade, aquilo que

soube transmitir as ideias do Iluminismo que permitiram a toda uma parte da humanidade emergir dos tempos mais sombrios.